Fribourg au temps de Jane Austen : un carnet de Marie Anne Elisabeth d'Affry (janvier-juin 1800)

Autor(en): **Dafflon, Alexandre**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Freiburger Geschichtsblätter**

Band (Jahr): **90 (2013)**

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-358068

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

ALEXANDRE DAFFLON

FRIBOURG AU TEMPS DE JANE AUSTEN

UN CARNET DE MARIE ANNE ELISABETH D'AFFRY (JANVIER–JUIN 1800)

Vorbemerkung: Der folgende Beitrag war ursprünglich für die Rubrik «Neuerwerbungen des Staatsarchivs Freiburg» (Miszellen) vorgesehen, wuchs sich jedoch zu einem eigenständigen Artikel aus. Besprochen wird ein Tagebuch, das vom Staatsarchiv Freiburg 2012 erworben werden konnte. Es wurde von Elisabeth, der Tochter von Louis d'Affry, Landammann der Schweiz 1803 und 1809, während der ersten Hälfte des Jahres 1800 geführt. Das Jahr 1800 ist das Jahr, in dem Elisabeth sich verheiratete und Witwe wurde. Sowohl vor als auch nach der Heirat war ihr Leben dasjenige einer adeligen Tochter des Ancien Regime und erinnert an die Romane der englischen Schriftstellerin Jane Austen, um sich dann doch wieder von ihnen zu unterscheiden.

AEF, Dons et acquisitions 2012 II 2, *Souvenirs* de Marie Anne Elisabeth d'Affry, 1800 (photo David Blanck, AEF).

En 2012, les Archives de l'Etat de Fribourg ont acquis un petit carnet, dans lequel Marie Anne *Elisabeth* d'Affry a consigné au jour le jour les événements de sa vie, entre le 1er janvier et le 30 juin 1800. L'objet est modeste, petit carnet in-8°, 60 folios, rempli de notations d'une écriture fine et bien lisible. Reliure en demi-cuir avec coins, deux cordons. Tranches jaspées.

Depuis quelques années déjà, les historiens s'intéressent à ce qu'on appelle de manière un peu pompeuse les «ego-documents», c'est-à-dire toutes sortes de documents personnels (journaux, agendas, carnets, souvenirs, carnets de voyage, livres de comptes, etc.), exprimant la personnalité d'un individu et ses sentiments, donnant des indications sur ses activités, sa vie quotidienne et son intimité, éclairant aussi le milieu socioculturel qui est le sien. Le carnet dont il est question ici, intitulé *Souvenirs* par son auteur même, appartient indéniablement à cette catégorie de documents. Plutôt que de souvenirs, il faut parler ici de journal, puisque son auteur note quotidiennement les événements, petits et grands, de sa vie, celle de sa famille et, plus généralement, celle de son milieu social. Le document ne contient aucune notation révélant l'intimité et les pensées profondes de son auteur. Tel n'est pas alors l'objet d'un journal, tenu par une jeune femme du début du XIXe siècle, bien au contraire. Il s'agit ici de relever les faits dans leur brièveté un peu sèche, de manière à en garder des souvenirs et de pouvoir les partager avec d'autres lecteurs, des amies, des frères et des sœurs, des parents. Rien ne doit donc sortir d'un cadre strict, où l'intime et les impressions personnelles sont exclus[1]. Un tel document n'est

Abréviations: AEF = Archives de l'Etat de Fribourg; BCUF = Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg; RN = Registres de notaires; RP = Registre paroissial.

[1] Les historiens d'autrefois ont beaucoup glosé et ricané sur le journal tenu par Louis XVI, où l'on s'est empressé de mettre en évidence le «rien» noté par le Roi à la date du 14 juillet 1789. On a beaucoup disserté également sur l'insignifiance des faits relevés dans leurs journaux tenus depuis leur enfance par les deux cousins germains que furent le tsar Nicolas II (1868–1918) et le roi d'Angleterre George V (1865–1936), ceci dans des circonstances drama-

cependant pas sans intérêt: il éclaire d'une manière curieuse la vie quotidienne d'une jeune femme de la bonne société fribourgeoise à l'aube du XIXe siècle et, autant par ce qu'il dit que par ce qu'il tait, il est révélateur d'un mode de vie et d'une culture qui ne sont pas sans rappeler l'univers contemporain des romans de Jane Austen[2].

La fille du «landame»

Celle qui tient son journal appartient à un milieu que l'on connaît relativement bien à Fribourg, celui du «clan d'Affry» et, plus largement, celui de la noblesse fribourgeoise, à distinguer – du moins jusqu'en 1782 – du patriciat qui tient les rênes de la république jusqu'à l'invasion française de mars 1798[3]. Elisabeth d'Affry – c'est ainsi que nous la nommerons désormais ici – est née à Fribourg, le 3 juin 1775[4]. Elle est le troisième enfant et la deuxième fille de Louis

tiques. C'est que l'on n'a pas compris ce qu'était un journal personnel dans la culture des élites européennes de la fin du XIXe siècle: un exercice quotidien d'observation, d'écriture et de discipline.

[2] Jane Austen (1775–1817), écrivain anglais, auteur de romans mettant en scène la *gentry* et son mode de vie, ainsi que le sort peu enviable des femmes dans ce milieu, tant au niveau matériel que moral (*Sense and sensibility*, 1811; *Pride and prejudice*, 1813, par exemple).

[3] Sur la famille d'Affry, voir: Benoît DE DIESBACH BELLEROCHE, *La famille d'Affry. Origine, étymologie, bourgeoisies, variantes, armoiries, devises, noblesse, titres, bibliographie, filiation*, préface de Dominique de Buman, introduction d'Alain-Jacques Tornare, Fribourg 2003; Georges ANDREY / Alain-Jacques CZOUZ-TORNARE, *Louis d'Affry (1743–1810), premier landamman de la Suisse. La Confédération suisse à l'heure napoléonienne*, Genève / Givisiez 2003; Alexandre DAFFLON, *Les d'Affry, ou les fruits de l'alliance française*, Fribourg, Archives de l'Etat 2010 («Connaissez-vous ...? / Schon bekannt?», 4).

[4] La petite Elisabeth est baptisée à Fribourg, le lendemain de sa naissance. Son parrain est l'époux de sa tante maternelle, Philippe Joseph Romain *Laurent* de Fégely de Vivy (1732–1823), et sa marraine sa grand-mère paternelle Marie Elisabeth Françoise née d'Alt, comtesse d'Affry (1714–1777) (AEF, RP IIa 8a, registre des baptêmes de Saint-Nicolas, 1718–1788, fol. 430r).

d'Affry (1743–1810), alors capitaine de la compagnie colonelle du régiment des Gardes suisses à Versailles et futur landamman de la Suisse, et de Marie Anne Constantine de Diesbach Steinbrugg (1753–1818)[5]. Au moment où commence le journal, Elisabeth est dans sa vingt-cinquième année, n'est pas mariée et vit donc chez ses parents à Fribourg.

Après la chute de la monarchie en France (1792), les d'Affry sont rentrés au pays, mais leur attitude ambiguë durant les premières années de la Révolution ne plaide pas leur cause auprès des tenants de la république patricienne. De plus, leurs revenus, liés pour une bonne part à leurs appointements d'officiers au service du Roi et aux pensions de la Cour, se trouvent assez sévèrement amputés[6]. La période 1792–1798 est un temps de «retraite» plus ou moins forcée pour Louis d'Affry et les siens. Ce n'est que lorsque la menace d'une invasion française en Suisse se fait plus concrète et plus menaçante que le gouvernement fribourgeois s'avise des services judicieux que pourrait rendre d'Affry dans des circonstances dramatiques. Au début 1798, ce dernier se voit confier le commandement des troupes fribourgeoises, entre au Conseil de guerre et au Conseil secret. C'est lui qui négocie la reddition de la ville devant les troupes françaises (2 mars 1798), mais il se voit ensuite exclu du nouveau gouvernement mis en place sous le contrôle de l'occupant, comme tous les membres de l'ancien patriciat et de la noblesse[7]. Ces derniers sont, par décision du 19 germinal an VI (8 avril 1798), frappés d'une «contribution» imposée: Louis d'Affry, dont la fortune

[5] Avant Elisabeth est né en 1772 un garçon, *Charles* Philippe, et en 1774 une fille, *Julie* Marie Barbe. Viendront en 1779 *Guillaume* François et en 1781 *Marie* Anne Elisabeth, dite *Minette*.

[6] Voir Georges Andrey, Avoir et pouvoir. Essai d'inventaire des biens et revenus de Louis d'Affry (1743–1810) à l'époque napoléonienne, dans: Francis Python (éd.), *Pouvoirs et société à Fribourg sous la Médiation. Staat und Gesellschaft in Freiburg zur Mediationszeit (1803–1814)*, actes du colloque Fribourg 11 octobre 2003, Fribourg 2005, p. 3–29.

[7] Sur les détails des événements de 1798, voir Andrey / Czouz-Tornare (cit. n. 3), p. 77–83.

est estimée à 12 375 écus bons et ses revenus à 2 000 écus, écope de 7 000 écus bons, et son épouse de 2 000 écus bons. Commence alors une période d'attentisme pour l'ancien officier aux Gardes suisses, qui durera jusqu'à la fin de l'année 1800, date à laquelle il s'associe à ceux qui réfléchissent aux moyens de restaurer le fédéralisme détruit par l'envahisseur de 1798. Son engagement dans le camp fédéraliste, ses talents de diplomates, hérités de son père[8], sa connaissance de la France, feront de lui l'homme-clé de 1803 et le principal collaborateur de Bonaparte dans l'instauration du régime de la Médiation. Premier landamman de la Suisse en 1803, il le sera une seconde fois en 1809, avant de mourir en juin 1810.

Le journal d'Elisabeth d'Affry apporte quelques informations sur les fréquentations de Louis d'Affry à une époque où il n'est pas encore sorti de sa retraite politique. L'homme n'en fréquente pas moins un certain nombre de personnalités liées au nouveau régime. Ainsi, le 5 janvier 1800, reçoit-il à sa table le préfet national, Jean François Déglise[9]. Ce dernier visite à plusieurs reprises le futur landamman, qui est souffrant et qui consulte le préfet-médecin. Nul doute que les conversations du préfet national avec Louis d'Affry ne portent pas uniquement sur les refroidissements et les rhumes du futur landamman. Le 21 janvier, M. Bonjour[10], sous-préfet d'Avenches, soupe avec les d'Affry. Le 18 février, Denis

[8] Louis Auguste Augustin d'Affry (1713–1793), lieutenant général des armées du Roi (1758), colonel du régiment des Gardes suisses (1767), chevalier de l'ordre du Saint-Esprit (1784), a également été ambassadeur du Roi près les Etats généraux des Provinces-Unies (1759–1762).

[9] Jean François Déglise (v. 1755–1818), médecin et notaire de Châtel-Saint-Denis, préfet national à Fribourg (1798–1802), député à la Diète fédérale (1801), sénateur helvétique (1802), il participe à la mise en œuvre de l'Acte de Médiation (1803), préfet de Châtel-Saint-Denis (1811–1816), député au Grand Conseil (1813–1814).

[10] Noé Antoine Abraham Bonjour (1731–1807), colonel, sous-préfet d'Avenches en 1798. Avenches, tout comme Payerne, est alors rattachée administrativement au canton de Fribourg.

Vaillant[11], commandant français de la place de Fribourg, et François Pierre Savary[12], membre du gouvernement helvétique, passent l'après-souper en compagnie de la famille d'Affry. Savary revient passer la soirée du 21 février. Le 6 mars, c'est au tour du général Chabert[13] d'être dans le logis des d'Affry. Du reste, il n'y a pas que Louis d'Affry qui apprécie la compagnie des Français. Elisabeth elle-même, lors d'une escapade avec une bande d'amis à Berne, du 3 au 5 février, y rencontre, à l'hôtel du Faucon, le commandant Quatremère, qui fait les délices de la compagnie en contant «des merveilles des araignées» [14], l'une de ses spécialités[15]. Lors de cette

[11] Denis Dominique Vaillant, né en 1768 à Mâcon, officier français, commandant d'armes de la place de Fribourg (1799–1802), puis de celle de Schaffhouse (1802), membre de la Grande Société (1802); naturalisé suisse, il épouse en août 1800 Anne Marie Elisabeth Catherine Tobie de Buman (1775–1820), fille d'Ignace de Buman et de Madeleine de Castella de Delley.

[12] François Pierre Savary (1750–1821), médecin, membre du gouvernement provisoire fribourgeois (1798), puis du gouvernement central de la République helvétique (1799), il participe au coup d'état du 7 janvier 1800 contre les unitaires, membre du Sénat (1801), syndic de Fribourg (1809–1821), député au Grand Conseil (1814–1821). Il est le beau-frère du Père Grégoire Girard.

[13] Théodore Chabert (1758–1845), général français, membre du Conseil des Cinq-cents (de l'an VI au 18-Brumaire), commandant de la division du Saint-Gothard, envoyé en Espagne en 1808, baron d'Empire (1809), il participe à la défense de Paris (mars 1814) et se rallie à Napoléon lors des Cent-Jours.

[14] AEF, Dons et acquisitions 2012 II 2, *Souvenirs* de Marie Anne *Elisabeth* d'Affry, 1800, fol. 8v (3 février 1800), désormais cité ainsi: *Souvenirs*.

[15] Denis Bernard Quatremère d'Isjonval (1754–1830), physicien français, frère aîné d'Antoine Chrysostome Quatremère de Quincy (1755–1813). Il embrasse la carrière militaire et il est alors à Berne adjudant-général du général Moreau. Il est l'auteur d'un *De l'aranéologie, ou Sur la découverte du rapport constant entre l'apparition ou la disparition, le travail ou le repos, le plus ou moins d'étendue des toiles et des fils d'araignées des différentes espèces…*, Paris: J.-J. Fuchs, an V (1797), 164 p., in-8°.

même excursion à Berne, la petite troupe dîne en compagnie du docteur Savary et du Père Girard[16].

La famille d'Affry, en dépit de son appartenance à ce qui est devenu l'ancien régime, entretient donc des relations relativement étroites avec des membres du gouvernement helvétique et avec des officiers de l'armée d'occupation française. Ces relations annoncent clairement le retour de Louis d'Affry aux affaires et également l'engagement de ses fils dans le service étranger, en France et en Saxe, quelques années plus tard.

L'année du mariage … et du veuvage

En dépit des notations quotidiennes et détaillées de la vie de la jeune femme de 25 ans qu'est Elisabeth d'Affry, le lecteur ne se doute à aucun instant que cette dernière se prépare à son mariage. Parmi le petit groupe d'amies et d'amis que fréquente Elisabeth, qu'elle appelle volontiers par leurs prénoms ou par des diminutifs familiers, figure régulièrement M. de Villardin, qui n'a pas droit d'être mentionné par son prénom. Villardin apparaît dès le 22 janvier, date à laquelle, avec Joseph de Diesbach[17], il accompagne Elisabeth et sa sœur Minette à un bal chez Madame Fégely[18], à la rue

[16] Jean Baptiste Melchior Balthasar Girard (1765–1850), fils de Jean François Girard, commerçant, et de Marie Françoise de Landerset, Cordelier sous le nom de Père Grégoire (1781), pédagogue et grammairien, père de l'école fribourgeoise; en 1800, il est aumônier du gouvernement de la République helvétique. Son engagement progressiste lui fera grand tort à Fribourg.

[17] Joseph de Diesbach de Torny (1772–1838), fils de Jean et Marie Françoise de Boccard, frère de Marianne, officier au service de France jusqu'en 1792, membre du Grand Conseil (1797 et 1807) et du Petit Conseil (1813), avoyer (1813 et 1831–1838), membre du Conseil d'Etat (1822), président de la Constituante (1830). En 1811, il épousera Adèle de Praroman (1792–1818), fille de Joseph et de Marie de Boccard.

[18] Marie Barbe *Julie* de Diesbach Steinbrugg (1738–1814), fille de Philippe de Diesbach Steinbrugg et de Louise de Diesbach Belleroche; elle est la tante du côté maternel d'Elisabeth d'Affry; en 1760, elle a épousé Philippe

des Hôpitaux-Derrière[19]. Au début du mois de février, il fait partie d'une bande de jeunes gens accompagnant Louis d'Affry lors d'une excursion à Berne. On peut en déduire qu'il appartient au petit clan regroupé autour des d'Affry. Nous reviendrons plus bas sur le «petit troupeau» gravitant dans le giron de la famille du futur landamman.

Jean Antoine *Vendelin* de Castella de Berlens, comte de Villardin, est né le 30 juin 1765 à Fribourg[20]. Il est le fils unique de François Prosper Nicolas de Castella (1729–1793), seigneur de Villardin et de Montet[21], et de Marie Madeleine née Fégely de Vivy. Vendelin, capitaine au régiment de Cournillens, commande le corps de troupe de 1 000 hommes levé par Fribourg en 1782 pour assurer la garde des frontières. Membre du Grand Conseil en 1787, il a 28 ans à la mort de son père et hérite d'une fortune considérable, puisqu'il est taxé à hauteur de 30 000 écus dans la contribution extraordinaire de 1798, ce qui fait de lui le plus gros contributeur du canton[22]. En 1800, propriétaire de deux maisons en ville[23], il bénéficie,

Joseph Romain *Laurent* Fégely (1732–1823), membre des Deux-Cents (1753), bailli de Pont-Farvagny (1778), membre des Soixante (1786).

[19] Actuelle rue des Alpes.

[20] AEF, RP IIa 8a, registre des baptêmes de Saint-Nicolas, 1718–1788, fol. 365r.

[21] Membre des Deux-Cents (1751), des Soixante (1785), bailli de Rue (1763–1768), puis de Cheyres (1772–1778), banneret (1788–1791); il fait aussi carrière dans le régiment des Gardes suisses, est reçu chevalier de Saint-Louis (1762) et créé comte (1775). En 1767, bailli de Rue, il achète dans ce bailliage la seigneurie de Montet et Villardin, qu'il transmet à son fils (sur cette seigneurie, voir Maxime Reymond, Les seigneurs et le château de Villardin près Rue, dans: *Annales fribourgeoises* 1, 1913, p. 184–190 et 194–201).

[22] Andrey / Czouz-Tornare (cit. n. 3), p. 81–82.

[23] Il s'agit de deux maisons mitoyennes, la première (Grand-Rue 55), a été élevée sur des plans de Charles de Castella aux alentours de 1769 à l'emplacement de trois maisons datant de la seconde moitié du XIIe siècle. Elle présente l'une des plus belles façades de style Louis XVI de la Grand-Rue. La seconde maison est séparée de la première par une cour intérieure et a été élevée dans les années 1796–1797 pour Vendelin de Castella sur des plans de

avec un cousin, de la substitution en fidéicommis de grands biens situés à Wallenried. Il possède également des domaines à Pont-en-Ogoz, Rome[24] et Moncor dans la banlieue de Fribourg, Montet et Monterschu[25], ce dernier hérité de sa mère, ainsi que des montagnes et gîtes à Avry-devant-Pont (Praz Cudré), Cerniat (Philistorfena), Charmey (Ballachaux), Planfayon (Schäfera) et d'une montagne au Mont-d'Or, à Jougne (Franche-Comté). Il jouit enfin de dîmes et fiefs à Montet et Vuarmarens, Siviriez, Corserey, Bäriswil (Guin), 2/3 de dîme à Schiffenen, des droits sur les rentes du château d'Echallens et sur la dîme de Villars-le-Terroir[26]. A sa mort, ses biens-fonds sont évalués à 85 916 écus, auxquels s'ajoutent 82 920 écus d'argent comptant, créances et autres prêts.

Il appartient à la lignée prestigieuse des Castella de Balliswil-Wallenried, la plus fortunée de la tribu Castella, dont l'ascension sociale et économique à Fribourg aux XVIIe et XVIIIe siècles, est qualifiée de fulgurante par Rita Binz-Wohlhauser. La fortune des Castella est étroitement liée au service de France, aux pensions de la Cour, à la distribution des sels alloués par l'alliance française et aux exportations de fromage[27]. A la fin du XVIIIe siècle, les Castella

son cousin Charles; elle donne sur le chevet de l'église Saint-Nicolas (renseignement aimablement fournis par le Service des biens culturels, M. Aloys Lauper, que nous remercions ici). Les plans de la maison de la Grand-Rue, par Charles de Castella, sont conservés dans le fonds des Archives Castella, à la BCUF (A-1348, xérocopies de plans pour la Grand-Rue 55).

[24] Lieu-dit tout proche de Fribourg, où les Castella de Berlens et les Maillard possédaient des domaines.

[25] Aujourd'hui commune de Cormondes (Gurmels) (voir Hermann SCHÖPFER, *Die Kunstdenkmäler des Kantons Freiburg*, Bd. V, *Der Seebezirk* II, Berne / Bâle 2000, p. 366–367).

[26] BCUF, Archives de la famille Castella, A-281, n° 53.16, «Inventaires des biens délaissés par feu le citoyen Vendelin Castella de Villardin, dressé [...] conformément à l'ordre de la municipalité du 5 septembre 1800». Voir également Pierre DE CASTELLA DE DELLEY, *Temps révolus (1300–2006). Généalogie de la famille Castella*, Fribourg, BCU, 2013, p. 81–82.

[27] Rita BINZ-WOHLHAUSER, La famille Castella: points communs et différences, dans: *Une famille fribourgeoise étoilée: les Castella*, plaquette pu-

sont réputés nobles et, en effet, le père de Vendelin s'est vu attribuer le titre de comte par Louis XVI en 1775. C'est donc logiquement dans la noblesse fribourgeoise qu'Elisabeth, elle-même issue d'une famille noble, trouve chaussure à son pied, ... ou, pour être plus exact, qu'on lui trouve la bonne chaussure.

Dans ses souvenirs, écrits bien des années plus tard, Minette d'Affry, sœur d'Elisabeth, devenue Mme de Boccard, dira de Vendelin : «Il possédait une énorme fortune et, quoique sa tournure fut un peu ridicule et son esprit fort borné, il avait au plus haut degré toutes les qualités de l'honnête homme et une bonté caractéristique, qui le faisait chérir de tous ceux qui le connaissaient.» [28]

Il est certain que le mariage de Vendelin de Castella avec Elisabeth d'Affry a fait l'objet de négociations entre le futur époux et Louis d'Affry, lesquelles tractations n'apparaissent naturellement pas dans le carnet de la future mariée, à laquelle on ne demande pas son avis. D'ailleurs, à aucun moment, celle-ci n'évoque la perspective de ses noces, avant le 13 avril, date à laquelle elle mentionne la visite à la maison paternelle de Me Carmintran[29] et de M. de Villardin. Deux jours plus tard, c'est la signature du contrat de mariage «en la demeure de la future épouse, vers les dix heures du matin» [30].

bliée à l'occasion de l'exposition à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg 28 septembre – 24 novembre 2012, Fribourg, BCUF 2012, p. 10–27; voir aussi Jean STEINAUER, *Patriciens, fromagers, mercenaires. L'émigration fribourgeoise sous l'ancien régime*, Lausanne 2000, p. 175–185 («La fortune des Castella»). Mme Binz est ici remerciée pour les précieux avis et renseignements fournis à l'auteur.

[28] BCUF, Archives de la famille Castella, A-276, photocopies de notes de Mme Hubert de Boccard, s. d., originaux conservés à la maison d'Affry à Givisiez.

[29] *Tobie* Grégoire Carmintran (1753–1842), notaire et avocat, membre du gouvernement provisoire (1798), député de Fribourg au Grand Conseil helvétique (1798–1800), membre de la chambre administrative du canton de Fribourg (1802–1803), président du tribunal de Fribourg (1806–1815).

[30] AEF, RN 1054, registre des minutes du notaire Tobie Carmintran, p. 249. Le contrat est signé des deux futurs époux, de Louis d'Affry et de son épouse, de Madeleine de Diesbach de Torny née d'Affry, de Constantin de Maillardoz et de Joseph de Diesbach.

Le contrat est des plus simples: il crée en faveur d'Elisabeth, en cas de décès de son futur époux, un douaire sous la forme d'une rente viagère et annuelle de 100 louis d'or neufs, ce jusqu'à sa propre mort.

Avant les noces, l'âme mérite quelque soin. Le 5 avril, Elisabeth se confesse au Père Matse [sic][31], qu'elle revoit encore le lendemain, avant de faire ses pâques à Saint-Nicolas. Le 18 avril encore, «j'ai fait ma confession générale depuis la dernière que j'ai faite il y a cinq ans. C'est au Père Matse que je me suis confessée.»[32] Le 20 avril, retour devant l'ancien jésuite, au collège Saint-Michel, pour une confession, puis communion. Enfin, le 21 avril, jour des noces, Elisabeth se lève tôt pour aller à confesse à six heures, chez le Père Collaud[33], aux Cordeliers. A sept heures et demie, c'est le départ en voiture pour Givisiez, où le curé[34] marie les deux fiancés et dit une messe. Elisabeth n'entre pas dans le détail de la cérémonie. Elle mentionne qu'elle est amenée à l'autel par son frère Char-

[31] Non identifié avec certitude. Il s'agit probablement du Père Simon Matzel (1733–1802), jésuite, prêtre en 1762, présent au collège Saint-Michel de Fribourg (1772–1773), mort à Fribourg et enterré en l'église Saint-Michel (AEF, fonds Athanase Thürler, «Clergé diocésain, XIIe–XXe siècles», 16). L'acte de sépulture mentionne la qualité de prédicateur à Saint-Nicolas (AEF, RP IId 4a, registre des sépultures de Saint-Nicolas, 1769–1802, fol. 188v). Auteur de: *Trauerrede auf den verstorbenen Papst Clemens den vierzehnten gehalten in der grossen Stiftkirche zu Freyburg in der Schweiz in gegenwart der hochwürdigen Oberkeit, den 15. November 1774*, Freyburg, B. L. Piller. Informations aimablement fournies par David Aeby, qui est ici vivement remercié.

[32] *Souvenirs* (cit. n. 14), fol. 27r (18 avril 1800).

[33] Jean Jacques Antoine Paul Collaud (1746–1820), fils de François Collaud et d'Anne Françoise Frolenter, profès au couvent des Cordeliers de Fribourg (1765), prêtre (1770), gardien à Fribourg (1785–1792 et 1798–1800), gardien à Soleure (1792–1798).

[34] François Joseph Audergon (1725–1805), ordonné en 1750, curé de Plasselb (1751–1758), puis de Givisiez (1758–1802).

les[35] et que c'est M. de Berlens[36] qui la ramène à sa place. Peu d'informations sur la préparation du mariage, si ce n'est les cadeaux faits à cette occasion. M. de Villardin a commandé à Nicolas de Castella de Berlens, de retour de Paris la veille du mariage, des bijoux: «un collier en or et perles qui entourent des pierres bleues peintes en or et des pendants d'oreilles assortis, une chaîne en anneaux de cheveux attachés avec de l'or, un bracelet et une bague de même. J'avois envoyé les cheveux. Ceux du bracelet sont de M. de Villardin, ceux du collier de Belon[37] et de Walpourg[38], et ceux de la bague d'Antoi-

[35] *Charles* Philippe d'Affry (1772–1818) fait carrière dans le régiment des Gardes suisses jusqu'à sa dissolution en 1792, puis passe au service de l'Autriche et fait la campagne d'Italie contre les troupes françaises (1796). Capitaine aide-major des milices de Fribourg en 1797, il en devient le colonel en 1804. En 1806, il entre à nouveau au service de la France comme chef de bataillon et fait la campagne d'Espagne (1808). Devenu colonel (1810), il participe à la campagne de Russie. Rentré à Fribourg en 1815, il sert comme inspecteur des troupes suisses. L'année suivante, il reprend du service à Paris et finit sa carrière comme colonel d'un régiment suisse de la Garde royale (1818). En 1799, il a épousé *Marie-Adélaïde* Philippine Dorothée de Diesbach Belleroche, dite Mimi (1777–1828), fille de Ladislas comte de Diesbach Belleroche et de Marie Claire de Baudequin Sainghin.

[36] *Nicolas* Antoine Xavier de Castella (1767–1830), dit *Colin* de Berlens, cousin germain de Vendelin de Castella de Villardin, comte de Berlens, fils de Nicolas Albert (1718–1799) et d'Ursule *Laure* Eugénie Monique de Griset de Forel; d'abord engagé dans le régiment de la garde saxonne (1781), aide de camp du prince Xavier de Saxe (1792), capitaine dans les troupes fribourgeoises (1793–1806), il entre au service de la France et fait les campagnes d'Espagne et de Russie, officier de la Légion d'honneur (1812), chevalier de Saint-Louis (1814), inspecteur général et commandant en second des troupes suisses (1815). Il épouse en 1801 Anne Marie Catherine Sophie von der Weid de Seedorf (1777–1858).

[37] Personne non identifiée, dont le prénom est probablement Elisabeth.

[38] Marie *Walpourg* de Maillardoz, née en 1778, fille de Jean Frédéric Roch, marquis de Maillardoz (1727–1792) et de Marie Anne Bénigne Griset de Forel; sœur de Laurette de Reynold, elle a épousé en 1799 François Nicolas *Joseph* Bruno de Fégely, dit *Joson* (1760–1841), membre du Grand Conseil et chef de bataillon (1809).

nette Montausier.»[39] Elisabeth fait aussi des cadeaux: une chaîne en noir et or pour Minette[40], une aventurine[41] pour Julie[42], une autre pour Ninette[43], une paire de pendants d'oreilles pour Nanette[44], un étui d'écaille pour Walpourg, une boîte en or et en perles pour Belon et une autre boîte à Mimi[45]. Après la cérémonie à Givisiez, les jeunes mariés poursuivent la distribution des cadeaux: Elisabeth offre de «petits cadeaux» à ses oncles, tantes et témoins[46], Vendelin donne une pipe à son beau-père, ainsi qu'un portrait d'Elisabeth par Joseph Landerset[47], une autre pipe à son beau-frère Charles et

[39] *Souvenirs* (cit. n. 14), fol. 28v (21 avril 1800). Antoinette Montausier n'est pas identifiée. Tobie de Raemy, dans son fichier des émigrés français à Fribourg pendant la Révolution (1789–1798), a établi une fiche au nom de M. de Montausier, qui séjourne à Fribourg dès 1795; l'orthographe du nom est ambiguë, puisque l'archiviste de l'Etat écrit aussi «Monthosier, originaire du Poitou, 64 ans» (AEF, fonds Tobie de Raemy I.2.2.2).

[40] *Marie* Anne Elisabeth Julie Barbe dite *Minette* d'Affry (1781–1849), dernière fille de Louis d'Affry et sœur d'Elisabeth; elle épousera en 1811 Joseph *Hubert* Ignace Nicolas de Boccard de Jetschwyl (1785–1856).

[41] Variété de quartz translucide à inclusions de mica. Ici un bijou orné d'une pierre de cette espèce.

[42] *Julie* Marie Barbe d'Affry (1774–1864), première fille de Louis d'Affry et sœur aînée d'Elisabeth; elle restera célibataire.

[43] Personne non identifiée.

[44] Marie Barbe *Anne* dite *Nanette* de Castella de Berlens (1782–1859), fille de Nicolas Albert de Castella de Berlens et d'Ursule *Laure* Eugénie Monique de Griset de Forel; elle épousera en 1805 Guillaume d'Affry (1779–1860), second frère d'Elisabeth.

[45] *Marie Adélaïde* Philippine Dorothée de Diesbach Belleroche, dite *Mimi* (1777–1828), épouse de Charles d'Affry et belle-sœur d'Elisabeth.

[46] Les témoins sont *Colin* de Berlens et Laurent de Fégely de Vivy (1732–1823), parrain d'Elisabeth et oncle de Vendelin (AEF, RP IIa 2a, registre des mariages de Saint-Nicolas, 1759–1800, p. 299, 20–21 avril 1800).

[47] Joseph Landerset (1753–1824), fils de Jacques (1702–1768) et de Marie Elisabeth Hepp, officier au service de France, chevalier de Saint-Louis, commandant de la place de Fribourg (1812), colonel (1819), il peignit des paysages, des portraits, des sujets d'histoire et des scènes militaires. Elisabeth d'Affry note cinq séances de pose devant le peintre, entre le 25 mars et le 10 avril (*Souvenirs*, cit. n. 14, fol. 21r–25r).

une tabatière à Guillaume d'Affry[48]. Suit un déjeuner et une promenade dans le verger, pendant laquelle Elisabeth fait ses adieux: «[...] après avoir embrassé papa, je suis partie sans faire d'autres adieux qu'à mes sœurs. Ceux-là m'ont déjà tant coûté.»[49]

Le départ pour le voyage de noces constitue l'unique moment où la diariste exprime son émotion. Rien dans les jours qui précèdent son mariage ne laisse percer les sentiments qu'éprouve la jeune femme face à l'événement et à la vie qui l'attendent. Aucune notation ensuite sur les sentiments liant Elisabeth à l'homme qui est devenu son époux, qu'elle continue d'appeler M. de Villardin. Le voyage de noces emmène le jeune couple à Berne par Morat, puis Fraubrunnen, visite de l'hermitage de «Saint-Frêne»[50] et étape à Balsthal. Le 24 avril, on dort à Bâle, où on visite le lendemain la galerie de Christian von Mechel[51]. Le 26 avril, départ sur la route de Strasbourg, en compagnie d'une jeune fille, Sibille Heitz, confiée

[48] *Guillaume* François Jean Jus Madeleine Louis d'Affry (1779–1860), second fils de Louis d'Affry, commence une carrière militaire au service de l'électeur de Saxe (1803), lieutenant-colonel fédéral (1809), chambellan du roi de Saxe (1816), préfet d'Estavayer-le-Lac (1833–1834). Les cadeaux de Vendelin mentionnés par Elisabeth ne sont pas exactement ceux cités par Pierre de Castella qui se réfère à des notes plus tardives de la sœur d'Elisabeth, *Minette* de Boccard, conservées à Givisiez (DE CASTELLA, *Temps révolus,* cit. n. 26, p. 82).

[49] Souvenirs (cit. n. 14), fol. 29v (21 avril 1800).

[50] Ermitage de Sainte-Vérène, sur la commune de Rüttenen (SO), situé à l'entrée d'une gorge (Verenaschlucht), où la présence d'un ermite est attestée dès 1442. La chapelle Sainte-Vérène, reconstruite en 1631 sous la forme d'une loggia de style toscan, abrite un décor à la fois baroque et néo-classique. En 1791, un émigré français, le baron et diplomate Louis Auguste Le Tonnelier de Breteuil (1730–1807), ancien ministre de Louis XVI, aménagea le chemin menant à l'ermitage dans l'esprit d'un parc paysager romantique.

[51] Christian von Mechel (1737–1817), graveur, dont l'établissement bâlois acquit une renommée internationale dans le commerce des objets d'art et dans l'édition; membre du Grand Conseil de Bâle (1765), professeur de dessin à l'Université (1770–1806), membre de la Société helvétique (1777), membre de l'Académie des beaux-arts de Berlin (1807).

par sa mère au jeune couple. Le séjour à Strasbourg est bref, deux journées occupées à faire des emplettes et à visiter quelques monuments de la ville, la cathédrale[52], le palais de l'évêché[53], le mausolée du maréchal de Saxe[54] et la promenade de Contades[55]. Le soir, le couple va à la comédie, où joue Mlle Contat[56] et où Elisabeth fait la connaissance d'un officier du 8e régiment de chasseurs qui «étoit fort aimable»[57]. Le 29 avril, c'est le retour vers la Suisse, avec une nuit passée à Colmar, la voiture sans cesse entourée de troupes en mouvement et les jeunes mariés devant subir «milles [sic] injures et choses désagréables»[58]. Arrivés à Bâle le 30 avril au soir, Elisabeth et Vendelin sont invités le lendemain chez les Burckhardt, représentants typiques du patriciat commerçant bâlois, et peuvent admirer la belle demeure du Kirschgarten[59]. Le 2 mai, en compagnie de

[52] Le couple monte jusqu'à la première plate-forme de la cathédrale, où il peut découvrir le télégraphe inventé par Claude Chappe (1763–1805) en 1794.

[53] Le palais Rohan, résidence, jusqu'à la Révolution, des princes-évêques de Strasbourg, élevé pour le cardinal Armand Gaston de Rohan sur des plans de l'architecte Robert de Cotte, entre 1732 et 1742.

[54] Maurice comte de Saxe (1696–1750), fils naturel de Frédéric-Auguste Ier, électeur de Saxe, et de la comtesse Marie Aurore de Königsmark, fait une brillante carrière militaire, principalement au service de la France; il est créé maréchal de France en 1743. Protestant, il est inhumé dans le temple de Saint-Thomas à Strasbourg, où Louis XV lui fait élever un mausolée par Jean Baptiste Pigalle (achevé vers 1776).

[55] Le Parc de Contades, créé en 1764 par le maréchal de Contades (1704–1795), commandant en chef en Alsace de 1762 à 1788, situé à l'emplacement d'un champ de tir, fut planté d'arbres et transformé en promenade.

[56] Il s'agit ici probablement de Louise Contat, dite Contat l'Aînée (1760–1813), comédienne à la Comédie française dès 1776, qui créa le rôle de Suzanne dans *La Folle Journée ou Le Mariage de Figaro* de Beaumarchais (1784) et qui fut l'une des maîtresse du comte d'Artois, frère de Louis XVI. Emprisonnée sous la Terreur, elle revint à la scène après Thermidor. Sa sœur cadette, Emilie (1770–1846), fut elle aussi comédienne.

[57] *Souvenirs* (cit. n. 14), fol. 32r (27 avril 1800).

[58] *Souvenirs* (cit. n. 14), fol. 33r (29 avril 1800).

[59] Peter Burckhardt (1742–1817), commerçant et fabriquant de rubans de soie, reprit la firme paternelle en 1761; membre du Grand Conseil (1772–1784 et

Mme Settier[60] et d'Ubald von Roll[61], départ pour Soleure, où l'on compte faire étape et se distraire dans la bonne société. Chaperonné par Ubald, le couple prend le thé chez une dame, passe la soirée chez une autre et fait en bonne compagnie des promenades dans les alentours de Soleure: à la chapelle de Lorette[62], au château de Waldegg[63], ainsi qu'au Bleichenberg[64]. On quitte Soleure le 5 mai et on regagne Fribourg dans la journée. A leur arrivée, les deux jeunes époux vont aussitôt à pied à Givisiez, où Elisabeth retrouve avec joie ses parents.

1803–1811), des Treize (1784–1798), délégué à la diète des cantons (1772–1796), bourgmestre (1790–1798 et 1811–1815), membre du Petit Conseil (1811), landamman de la Suisse (1812). Son épouse était Anna Forcart, fille de Dietrich, membre du Grand Conseil bâlois. Entre 1775 et 1780, les Burckhardt firent élever par l'architecte Johann Ulrich Büchel une demeure au Kirschgarten, qui est aujourd'hui un musée.

[60] Non identifiée. Il existe une Marguerite Eugénie Settier-Besenval, qui hérite en 1812 d'une maison dans le faubourg oriental de Soleure, mais rien ne permet d'affirmer que c'est cette dernière que rencontre à Bâle le couple fribourgeois (Stefan Blank / Markus Hochstrasser, *Die Kunstdenkmäler des Kantons Solothurn*, Bd. II, *Die Stadt Solothurn* II. *Profanbauten*, Berne / Bâle 2008, p. 418).

[61] Viktor Joseph *Ubald* von Roll (1761–1829), patricien soleurois qui a laissé des aquarelles et des dessins au crayon.

[62] Dans le faubourg nord de la ville de Soleure, le quartier de Lorette regroupe, outre une chapelle de Lorette, plusieurs maisons religieuses, dont celles des Capucins et des Visitandines.

[63] Propriété de la famille Besenval, le château de Waldegg, sur la commune de Feldbrunnen-Sankt Niklaus, a été bâti de 1682 à 1690 pour servir de demeure estivale à l'avoyer Jean Victor de Besenval (1638–1713); il est demeuré dans la même famille jusqu'en 1865. Il est aujourd'hui un musée et un centre de rencontres dont le but est de favoriser la compréhension entre les quatre régions linguistiques de la Suisse.

[64] Le château de Vorder-Bleichenberg, dans la commune de Biberist, a été construit au début du XVIIe siècle par la famille von Roll, dans laquelle il est resté jusqu'en 1816. Propriété de la commune depuis 1970, il a été restauré et est aujourd'hui un centre culturel.

Le voyage de noces terminé, il s'agit de quitter la maison paternelle et de s'installer chez M. de Villardin. La jeune femme a, dès le mois de mars, engagé une femme de chambre nommée Marianne Guyot, qui entre à son service le 8 mai. Le 12, Elisabeth fait ses malles chez les d'Affry et les fait transporter chez son mari, à la Grand-Rue. Toutefois, elle mentionne spécifiquement la date de la première nuit qu'elle passe chez M. de Villardin, celle du 11 au 12 juin seulement[65]. Elle ne précise pas où elle loge dans l'intervalle. Une nouvelle vie commence pour elle ... qui ne durera pas, puisque Vendelin ne passera pas l'été. Il meurt, âgé de 35 ans, dans les derniers jours d'août 1800, à Plombières[66], où il s'est rendu avec Elisabeth, Nanette de Berlens et la jeune Louise de Boccard. Minette de Boccard a laissé quelques notes sur la triste fin de Vendelin:

> «[...] M. de Villardin voulut le soir aller voir les marionnettes. [...] En sortant de ce spectacle, [il] avait fait un faux pas en passant sur un pont qui n'était élevé de la terre que d'un pied et demi, il tomba sur un petit caillou angulaire, qui lui entra dans la tempe. Il resta raide mort sur place. [...] On ramena le corps à Fribourg, ma sœur le suivit à deux jours de distance. Nous allâmes la rencontrer en famille à Berne. M. Godeau[67] de Neufchâtel l'avait ramenée jusqu'à Bâle, où M. de Berlens et mon frère Guillaume allèrent la chercher. [...] Ma sœur avait été parfaitement heureuse pendant ces quatre mois de mariage.»[68]

Les funérailles de M. de Villardin sont célébrées à Saint-Nicolas, le 1er septembre suivant[69]. N'ayant pas fait de testament, la suc-

[65] *Souvenirs* (cit. n. 14), fol. 52r (11 juin 1800).

[66] Plombières, station balnéaire du sud des Vosges, très ancienne et fréquentée par la bonne société dès le XVIIe siècle (Plombières-les-Bains, dép. Vosges, arr. Epinal, chef-lieu de canton).

[67] Il s'agit probablement de David François Gaudot (1756–1836), de Neuchâtel, capitaine en Russie, secrétaire d'ambassade au service de la Prusse, dernier représentant mâle de la famille.

[68] BCUF, Archives de la famille Castella, A-276, photocopies de notes de Mme Hubert de Boccard, s. d., originaux conservés à la maison d'Affry à Givisiez.

[69] AEF, RP II 4a, registre des sépultures de Saint-Nicolas, 1759–1802, fol. 179r.

cession de Vendelin donne lieu à des arrangements entre cousins, dans lesquels Elisabeth n'est qu'indirectement impliquée. En ce qui concerne la propriété de Monterschu, un tel arrangement est fait devant notaire entre Nicolas de Castella de Berlens et les Fégely de Vivy, oncles et tantes du côté maternel du défunt[70]. Le domaine et ses revenus, ainsi que la Breita[71] et ses dépendances, sont laissés en jouissance à Elisabeth, veuve de Vendelin, le temps de sa vie. Cette jouissance est-elle établie pour remplacer la rente annuelle de 100 louis d'or, prévue dans le contrat de mariage? Nous ne sommes pas en mesure de le dire. En ce qui concerne les biens importants de la substitution de Wallenried, Elisabeth n'y a pas droit du fait même de la substitution. En revanche, contre une somme de 8 000 francs de Suisse, elle reçoit également jouissance de la maison de la Grand-Rue, qu'elle habitera jusqu'en 1829[72]. Par ailleurs, Elisabeth bénéficiera de sa part dans le partage des biens de son père et de sa mère, après la mort de cette dernière en 1818[73].

[70] AEF, RN 1054, registre des minutes du notaire Tobie Carmintran (1796–1804), p. 291–292, arrangement entre Philippe Joseph Romain *Laurent* Fégely et Jean Baptiste Nicolas Fégely d'une part, et Nicolas Antoine Xavier Castella de l'autre, Fribourg, 20 mars 1801.

[71] Domaine sur le territoire de Cormondes.

[72] BCUF, Archives de la famille Castella, A-276.20, usufruit de la maison de la Grand-Rue à Fribourg en faveur de Mme de Villardin, signé Nicolas Albert Xavier de Castella de Berlens, Fribourg, 1er décembre 1801; renonciation de la jouissance de la maison de la Grand-Rue à Fribourg par Mme de Villardin, Fribourg, 2 mai 1829.

[73] L'avoyère d'Affry a joui de l'usufruit sur l'ensemble des biens de son époux, de la mort de celui-ci en 1810 jusqu'à son propre décès en 1818. Le partage entre Julie, Elisabeth, Guillaume, *Minette* et les enfants de Charles († 9 août 1818) est établi par le notaire Carmintran, à la date du 17 septembre 1818. La masse des actifs se monte à la somme de 320 258 francs, dont les 2/3 en biens-fonds, fiefs et immeubles. Guillaume et les enfants de Charles se partagent la «prérogative masculine», soit à chacun plus de 26 000 francs, auxquels viennent s'ajouter les parts égales aux ayants-droit, soit 20 800 et 34 000 francs, le tout formant une somme de 80 000 francs pour les héritiers mâles; les trois filles du landamman se voient accorder à chacune la somme

Veuve à vingt-cinq ans, Elisabeth ne se remariera pas. Elle continuera à vivre dans le milieu qui est le sien et deviendra, avec son salon, une figure centrale de la sociabilité des élites fribourgeoises sous le régime de la Médiation[74]. Selon Pierre de Castella, elle est la première femme suisse à être reçue dans une loge maçonnique, «celle de l'Adoption de Sainte-Catherine [de Berne], le 9 décembre 1809, en même temps que l'épouse de l'ambassadeur Auguste de Talleyrand»[75]. Elisabeth meurt à Fribourg, le 13 juin 1831[76].

Dans une lettre de 1858 à Alexandre Daguet, Rosalie Folly[77], née Lalive d'Epinay, évoque de manière piquante et quelque peu ironique la figure de Mme de Villardin:

de 54 850 francs. Elisabeth reçoit une somme en numéraire, auquel s'ajoute le domaine de Bontzwill (Bonziwil ou Bunziwil, alors situé sur le territoire de Guin, aujourd'hui commune de Schmitten) estimé 39 625 francs (AEF, RN 1056, registre des minutes du notaire Tobie Carmintran, 1813–1835, p. 131–138, partage entre les enfants et petits-enfants de Louis d'Affry et de Marie Anne Constantine de Diesbach, sa veuve, Fribourg, 17 septembre 1818; voir aussi ANDREY, Avoir et pouvoir (cit. n. 6), p. 20–28).

[74] Voir Laetitia GRANDJEAN, La vie mondaine à Fribourg sous la médiation, dans PYTHON (éd.), *Pouvoirs et société* (cit. n. 6), p. 437–448, et Max de DIESBACH, *La vie mondaine à Fribourg et le Cercle de la Grande Société*, Fribourg 1904. Les deux auteurs mettent l'accent sur le rôle central de la famille d'Affry dans la vie mondaine à Fribourg à cette époque-là.

[75] Pierre de CASTELLA DE DELLEY, *Temps révolus* (cit. n. 26), p. 83. Auguste Louis de Talleyrand-Périgord (1770–1832), cousin germain de Charles Maurice de Talleyrand, ministre plénipotentiaire de France en Suisse de 1808 à 1813, puis de 1814 à 1823. Son épouse est Caroline Jeanne Julienne d'Argy (née en 1791).

[76] AEF, RP IId 5, registre des sépultures de Saint-Nicolas (1803–1841), p. 235, 15 juin 1831. Les Archives de l'Etat conservent du reste des fragments de son journal pour les années 1810–1816, dans le fonds André de Boccard (non classé).

[77] Marie Joséphine Françoise *Rosalie* Lalive d'Epinay (1781–1860), fille de *Louis* Joseph Lalive d'Epinay (1746–1813) et de Marie Anne *Elisabeth* de Boccard de Grandfey (1757–1820); elle épouse en 1816 Jean Joseph Théodore Folly (1787–1867), capitaine, juge cantonal, puis président du tribunal d'appel, député au Conseil national (1848–1850).

> «Mme de Villardin avait un style fort agréable et très naturel, sans la moindre prétention. Je n'en ai jamais entendu parler autrement. Mme de Villardin avait aussi une assemblée chez elle le mercredi: c'était un tout y va, comme le dimanche chez son père. Malgré l'amabilité de la dame et sa manière distinguée de faire les honneurs de chez elle, on s'y ennuyait beaucoup, parce que, là aussi, il n'y avait que les œuvres de M. M. Xavier, Jacques et Claude Burdel[78] qui fussent commentées.»[79]

On jouait un peu trop dans le salon de Mme de Villardin, du moins selon les normes et les goûts du milieu du XIXe siècle. Quoi qu'il en soit, on y causait peu littérature.

Les plaisirs et les jours ou l'art de s'ennuyer en bonne compagnie …

Le journal d'Elisabeth d'Affry donne une idée de la sociabilité et des activités de la «jeunesse dorée» de Fribourg, à l'aube du XIXe siècle. Et le moins que l'on puisse dire est que les loisirs de la jeune femme ne sont pas des plus exaltants. A travers ses notes journalières, Elisabeth apparaît peu intéressée par les arts ou la littérature, mais surtout préoccupée de loisirs plus futiles, tels que promenades, achats de vêtements et surtout soirées dansantes que fréquentent la bonne société et les officiers français en poste à Fribourg. Ainsi, les mois de janvier et février sont-ils tout occupés de soirées entre amis et de petits bals organisés dans les maisons privées, parfois en contravention avec les règlements imposés par la municipalité[80]: le

[78] Famille fribourgeoise de fabricants de cartes à jouer établie à Fribourg dès 1749. Vers 1800, les Burdel étaient la première maison suisse dans ce domaine (voir Walter Haas, Der Freiburger Spielkartenmacher Alphonse Favre, dans: *Freiburger Geschichtsblätter* 71, 1994, p. 173–212).

[79] AEF, fonds André de Boccard (non classé), petit porte-document intitulé «Quelques pages détachées du journal de Mme de Villardin née d'Affry [années 1810–1816], morte en 1830. Frivolités diverses, etc.», lettre de Rosalie Folly à Alexandre Daguet, Fribourg, 3 mai 1858.

[80] A la date du 25 janvier 1800, la municipalité de Fribourg interdit la danse le dimanche, ainsi qu'après huit heures les autres jours de la semaine.

22 janvier chez la tante Fégely, le 28 chez M. de Marés[81], de même le 19 février chez Mme de Forestier[82], le 24 «grand embarras pour trouver une salle de danse. Finalement on accepte celle que Mlle de Bionnens[83] avoit proposée [...]. Il y a un porte-plat[84] chez Mme de Berlens après dîné. Constantin[85] est venu nous chercher avec Walpourg et Ninette, et nous avons été passer la soirée et souper avec ceux qui avoi[en]t fait le porte-plat. Nous y avons été fort gay [sic].»[86] Le lendemain, Mardi Gras, «on a dansé dans tous les quartiers de la ville. Notre société a dansé chez Mlle Bionnens avec musique de Berne. Nous avons dansé depuis 4 jusqu'à neuf heures. De là, nous avons été chez Mimi où étoit notre réveillon et porte-plat. Nous avons veillé seulement jusqu'à onze heures.»[87] On aime aussi beaucoup le jeu, les loteries et autres «lottos»[88].

[81] «Nous y avons été. On y a dansé jusqu'à minuit. [...]. Le commandant avoit fait venir la musique de la 27e demi-brigade, pendant le souper, pendant lequel elle a toujours fort bien joué, après elle a joué des walses que nous avons dansé.» (*Souvenirs*, cit. n. 14, fol. 7r). M. de Marés n'a pas été identifié. Il peut s'agir d'un officier français en poste à Fribourg.

[82] Elisabeth Angélique Godin a épousé à Paris, en 1761, Auguste de Forestier (1729–1817), capitaine d'infanterie (1770), trésorier quartier-maître du régiment des Gardes suisses et banquier à Paris, bourgeois patricien de Fribourg (1787). Les Forestier s'étaient fait construire une maison au bas de la rue des Hôpitaux-Derrière (place du Petit-Paradis).

[83] Personne non identifiée, peut-être l'une des filles de Béat Louis Nicolas Techtermann de Bionnens (1711–1776), seigneur de Bionnens, bailli de Châtel-Saint-Denis, et de Marie Anne Kuenlin de Maggenberg.

[84] Usage non attesté dans les dictionnaires historiques de la langue française. Probablement, par métonymie, quelque agape ou après-soupé.

[85] Antoine *Constantin* de Maillardoz (1765–1832), fils de Jean Frédéric Roch de Maillardoz (1727–1792) et de Marie Anne Bénigne Griset de Forel (née en 1738), frère de *Laurette* et de Walpourg, capitaine au régiment des Gardes suisses, membre du Grand Conseil (1795), ambassadeur de la Confédération helvétique à Paris (1803–1814), maréchal de camp, grand-croix de l'ordre de Saint-Louis, colonel fédéral.

[86] *Souvenirs* (cit. n. 14), fol. 13v (24 février 1800).

[87] *Souvenirs* (cit. n. 14), fol. 14r (25 février 1800).

[88] *Souvenirs* (cit. n. 14), fol. 39r (7 mai 1800).

Les promenades et excursions constituent un autre aspect central de la vie sociale des jeunes gens: le 12 février, on organise une partie de traîneaux à Belfaux, avec «Mesdames d'Epinoi[89], Seedorff[90] et Schaller[91]». Le 17 mars, Elisabeth, accompagnée de Romain[92], Mimi et Hyacinthe de Reynold[93], vont trouver Madeleine de Gottrau[94] à Nierlet[95]. Le 5 avril, après avoir été se confesser, Elisabeth et des amis vont à Grandfey, chez les Lalive d'Epinay[96]. Après le voyage

[89] Marie Anne Elisabeth de Boccard (1757–1820), fille de Pierre Nicolas *Louis* de Boccard et de Marguerite d'Odet, épouse depuis 1775 de Louis Joseph Lalive d'Epinay.

[90] Marie Joséphine Angélique de Gottrau de Pensier, née en 1750, épouse de Jean Nicolas Fortuné Balthasar von der Weid (1750–1823), seigneur de Seedorf, membre des Deux-Cents (1771), bailli de Montagny (1787–1792), suppléant au tribunal d'appel (1805).

[91] Il s'agit peut-être de Marie Catherine, née Gottrau de Pensier, épouse depuis 1767 de *Béat* Louis Nicolas de Schaller (1734–1800), membre des Deux-Cents, bailli de Gruyères (1776–1781), banneret du Bourg, conseiller d'Etat. *Souvenirs* (cit. n. 14), fol. 11v (12 février 1800).

[92] Philippe *Romain* de Diesbach Belleroche (1778–1839), fils de François Philippe Nicolas Ladislas (1747–1822) et de Marie Claire Josèphe de Baudequin Sainguin (1745–1791) et beau-frère de Charles d'Affry; en 1803, il épousera Pauline Alexandrine Josèphe de Cardevac de Gouy (1778–1821). Les Diesbach Belleroche sont alors propriétaires de La Poya.

[93] Marie *Hyacinthe* Constance Ignace de Reynold de Nonan (1775–1834), fille de Jean *Henri* Guillaume de Reynold (1728–1800) et de Marie Françoise *Séraphique* Gady. Elle épousera en 1805 Béat Philippe *Joseph* von der Weid de Römerswil (1767–1846).

[94] Marie *Madeleine* de Reynold de Nonan (née en 1770), sœur aînée d'Hyacinthe. Elle épouse vers 1800 *Joseph* Nicolas Tobie de Gottrau de Pont (1761–1833), fils de Joseph Nicolas Barthélemy de Gottrau et de Marie *Anne* Catherine d'Odet d'Orsonnens.

[95] Nierlet-les-Bois, ancienne commune, était alors située dans le district de Payerne; les Gottrau y possédaient un château, détruit en 1870, ainsi que la chapelle Saint-Gorgon, bâtie en 1599.

[96] *Louis* Joseph Lalive d'Epinay (1746–1813), Français naturalisé à Fribourg, fils d'un fermier général et de Mme d'Epinay, amie de Voltaire, il épousa Marie-Anne Elisabeth de Boccard; retiré à Fribourg, il fut membre des Deux-Cents et édita l'*Almanach fribourgeois* et les *Etrennes fribourgeoises*.

de noces, les visites et promenades se multiplient: Rome (11 mai, 18 mai, 21 mai), Granges (Montagny) chez Mme de Gottrau[97] (13 mai), Cormanon (14 mai), Prez[98] et Seedorf[99] (15 mai), Autafond chez les Gottrau de Pensier[100] (16 mai), Domdidier[101] (17 mai), Nierlet et Autafond (19 mai), Wallenried (23 mai), Monterschu[102] (25 mai, 29 mai–1er juin, 4–11 juin et 25–30 juin), pèlerinage à Notre-Dame de Tours et visite à Montagny[103] (3 juin), Nierlet (20 juin), Pont[104] (21 juin), sans compter les innombrables visites aux chers parents à Givisiez et les promenades avec «papa». Les 7 et 8 avril, Elisabeth et Louis d'Affry viennent en ville, montent sur la tour de Saint-Nico-

Sur la famille L. d'Epinay, voir Laetitia Cécile GRANDJEAN, *Le journal de Pierre Louis Lalive d'Epinay (1777–1842). La vie d'un patricien fribourgeois au XIXe siècle*, mémoire de licence en histoire contemporaine, sous la direction du Prof. Francis Python, 2003, 203 p. dactyl.

[97] Peut-être Marie *Marguerite* de Reynold de Cressier, née en 1767, qui a épousé en 1786 François *Pierre Charles* Louis de Gottrau de Montagny-Granges (1753–1800).

[98] Le château de Prez-vers-Noréaz, construit après 1746, était la propriété des Fégely. En 1800, le maître de maison est Nicolas Fégely (1746–1821), époux de Catherine Gottrau de Pont († 1816).

[99] Le château de Seedorf, construit également par les Fégely, passa aux von der Weid en 1754.

[100] Dans le hameau de Combes (autrefois Combés), les Gottrau de Pensier possédaient une maison de campagne, qui existe encore.

[101] Le château de Domdidier était propriété des Fégely, en l'occurrence de Jean Baptiste Pierre *Nicolas* Victor dit *Colin* de Fégely de Domdidier (1767–1839), officier au régiment des Gardes suisses, lieutenant-colonel, chevalier de Saint-Louis, fils de Philippe Joseph Romain *Laurent* de Fégely (1732–1823) et de Marie Barbe *Julie* de Diesbach-Steinbrugg. Célibataire.

[102] Les jeunes époux y font plusieurs séjours, dans la maison héritée par Vendelin des Fégely de Vivy, famille de sa mère.

[103] Où l'on rend visite aux «vieux garçons» de la famille Castella de Montagny, Charles dit *Charlon* (1737–1823), officier et architecte, et ses deux frères Georges Antoine dit *Georgeon* (1735–1821) et Simon Nicolas dit *Colin* (1733–1816).

[104] La seigneurie de Pont-en-Ogoz appartenait aux von der Weid. Vendelin y possédait également un domaine.

las et, surtout, passent des heures à regarder la pêche à la Porte des Etangs, ordonnée par le commandant de la place pour approvisionner, en ce temps de carême, les couvents en poisson. On termine la journée avec un loto[105].

Le cercle des amis d'Elisabeth d'Affry est relativement sélectif et se concentre dans un milieu restreint. Le «petit troupeau» est issu presqu'exclusivement de rejetons du milieu de l'ancienne noblesse[106], dans lequel du reste on cousine abondamment et on trouve également le conjoint adéquat. Le cas d'Elisabeth d'Affry est, à ce titre, emblématique d'une endogamie très répandue dans son milieu social. Les amies les plus souvent citées sont, outre ses deux sœurs Julie et Minette, ses futures belles-sœurs Mimi et Nanette, Euphrosine de Forestier[107], Laurette de Maillardoz[108] et sa sœur Walpourg, Madeleine de Reynold, Marianne de Boccard[109],

[105] *Souvenirs* (cit. n. 14), fol. 24v (7–8 avril 1800).

[106] Bien que, comme des études récentes l'ont montré, le statut de «noble» est ambigu dans l'ancien régime fribourgeois, les familles réputées nobles à la fin du XVIIIe siècle étaient au nombre de 17, parmi lesquelles les d'Affry, d'Alt, Boccard, Castella, Diesbach, Fégely, Fivaz, Griset de Forel, Lenzbourg, Gléresse, Maillardoz, Maillard, Praroman, Reyff, Reynold, etc. Pour les nuances et ambiguïtés touchant le statut de noble à Fribourg, nous renvoyons à la thèse récente et très innovante de Rita Binz-Wohlhauser, *Zwischen Glanz und Elend. Städtische Eliten in Freiburg i. Ue. (18. Jahrhundert)*, Diss. phil. Universität Freiburg 2012, 305 p. (*à paraître*).

[107] Marie *Euphrosine* de Forestier (1778–1843), fille d'Augustin de Forestier (1729–1819) et d'Elisabeth Angélique Godin; elle épousera en 1803 François Pierre Philippe de Techtermann (1782–1813), fils de François Joseph Maurice (1749–1830), bailli d'Illens (1777–1782), avoyer de Morat (1785–1792), membre des Soixante (1791), banneret de la Neuveville (1792–1795), secret (1796), et de Louise Marie Anne Mayor.

[108] Laurence, dite *Laurette* de Maillardoz (née en 1771), fille de Jean Frédéric Roch marquis de Maillardoz (1727–1792) et Marie Anne Bénigne Griset de Forel (née en 1738), elle a épousé en 1797 François Joseph Narcisse de Reynold de Cressier.

[109] *Marie Anne* Pascale Xavière de Boccard de Fuyens, dite *Nanette* (1771–1844), fille de Jean Joseph Nicolas *Hubert* et de Marie *Françoise* de Reynold de Cressier.

la mystérieuse Belon. Du côté des hommes figurent naturellement les deux frères d'Elisabeth, Charles et Guillaume d'Affry, mais aussi Constantin de Maillardoz, Joson Fégely[110] et son frère Albert[111], Romain de Diesbach Belleroche et Colin de Berlens.

L'oisiveté des demoiselles mène immanquablement à la coquetterie et aux achats de vêtements et d'étoffes de toutes sortes. Le 5 février, lors de l'excursion à Berne, les jeunes femmes font les boutiques. Les achats d'Elisabeth ponctuent ses «souvenirs»: sept châles le 8 février, dix-huit châles le 28 février[112]. Lors du voyage de noces, Elisabeth égare sa malle et se trouve fort démunie lors de son arrivée à Strasbourg. Il lui faut se refaire une garde-robe: «nous allâmes voir les magazins, où nous passâmes la matinée. [...]. J'achetai une robe de taffetas, une d'indienne, des bas, etc., etc.»[113]. A Bâle, chez les Burckhardt, Elisabeth montre son intérêt pour les rubans et les lacets[114]. De retour à Fribourg, la jeune mariée reçoit quelques cadeaux: un ridicule de la part de M. de Berlens, «un voile imitant la blonde noire», une robe de toile de Jouy, deux chapeaux et un bonnet de la part de son époux[115].

Outre les promenades, la danse, le loto et autres jeux de hasard, les étoffes, Elisabeth accorde un intérêt particulier au passage et au mouvement des troupes françaises et suisses. L'occupation de la Suisse par les armées françaises ne soulève pas de sentiment d'indignation chez la jeune femme, c'est tout le contraire. Dès le 1er jan-

[110] Nicolas *Joseph* Bruno Fégely, dit *Joson* (1760–1841), membre du Grand Conseil (1809), chef de bataillon (1809), fils de François Nicolas *Xavier* Aloys Joseph de Fégely (1726–1817), et d'Anna Maria de Maillard de Châtonnaye.

[111] Nicolas *Albert* Fégely, frère aîné du précédent (1755–1842), lieutenant-colonel au grand état-major de Fribourg (1809), commissaire des guerres (1809), syndic de Fribourg. Célibataire.

[112] *Souvenirs* (cit. n. 14), fol. 10v et 14v (8 et 28 février 1800).

[113] *Souvenirs* (cit. n. 14), fol. 32r (27 avril 1800).

[114] *Souvenirs* (cit. n. 14), fol. 34v (1er mai 1800).

[115] *Souvenirs* (cit. n. 14), fol. 40r (9 mai 1800). Un ridicule est un sac à ouvrage de femme, provenant de la déformation du terme *réticule*.

vier, Elisabeth note l'arrivée de «deux bataillons incomplets de la 27e légère», puis, le 10 janvier, «la revue de la 27e demi-brigade légère, qui est en garnison ici, et de la 5e auxiliaire, qui est cantonnée dans les environs». Si la jeune femme s'intéresse tant à la chose militaire, c'est d'abord sans doute parce qu'elle baigne dans un milieu familial et dans une culture imprégnés d'histoire militaire et du métier d'officier. Ce fait n'est pas une rareté dans le Fribourg d'ancien régime, où la fortune de beaucoup a passé – et passera encore – par le service étranger. Au-delà de cet intérêt pour ainsi dire congénital, les notations d'Elisabeth sont révélatrices de «l'événement» que constitue pour une jeune femme oisive l'arrivée de détachements militaires dans la petite ville de province qu'est Fribourg. Ainsi encore, le 11 mars, «l'escadron d'hussards annoncé est arrivé à 2 heures après midi. Il est du 5e régiment. Ils ont le doleman blanc.»[116] Sous la brièveté de la notation perce la fascination pour l'uniforme et pour le monde viril des armées, auquel appartiennent les deux frères d'Elisabeth. On ne peut en dire autant du comte de Villardin …

Voici un document, dont la banalité est la première caractéristique qui saute aux yeux. Pourtant, de ces quelques pages de notations brèves et sans couleurs, surgit un monde passé, une société ayant existé, avec des hommes, des femmes, des enfants, des maîtres et des domestiques, le tout dans un contexte politico-social agité. Cette société, en dépit de la Révolution, reste profondément marquée par les catégories sociales et culturelles de l'ancien temps et par un mode de vie fait de beaucoup de loisir et d'un peu d'ennui – l'inverse serait aussi vrai – en particulier naturellement lorsqu'on est une femme et qu'on vit confinée dans l'inaction et dans l'attente de ce qui sera décidé ailleurs pour son propre avenir. C'est ici qu'on rejoint la chère Jane Austen. Au détail près – et il est d'importance – que Fribourg n'est pas le Sussex ou le Hertfordshire et que, contrairement à Elisabeth d'Affry et ses amies, les héroïnes de Jane Aus-

[116] *Souvenirs* (cit. n. 14), fol. 17v (11 mars 1800). Dolman: veste ajustée à brandebourgs que portaient les hussards, les chasseurs à cheval.

ten, hantées par le spectre d'un célibat contraint, se donnent corps et âme à la musique, aux lettres et à la rêverie, instruments d'une révolte intérieure contre une société qui ignore leur état d'êtres libres et capables. Mais ici, nous sommes dans la littérature, là dans une réalité plus prosaïque, où nos jeunes femmes préfèrent définitivement tenter de faire «de la pâte d'amandes à la reine, qui a bien réussi. J'ai partagé avec Nanette»[117], plutôt que de se perdre dans les exigences de l'esprit et de l'art.

[117] *Souvenirs* (cit. n. 14), fol. 1r (3 janvier 1800).